

Driss AISSAOUI

Philosophe : enquête sur un mot piégé au siècle des Lumières

L'objectif sur lequel se fonde l'analyse de Jin Lu consiste à vouloir dépoussiérer un concept central pour la pensée des Lumières : celui de *philosophe*. Victime de son succès, ce mot est banalisé par l'usage. Son sens devient, pour ainsi dire, une donnée évidente que les spécialistes des études du XVIII^e siècle renoncent souvent à questionner. Le mot se transforme alors en réceptacle vide, accueillant, au gré des usagers, les acceptions les plus diverses. Mais ce consensus apparent cache mal la diversité des référents. Les philosophes, comme le livre de Jin Lu nous le rappelle, n'ont jamais constitué un parti homogène, un club monolithique ayant le même profil ou répondant à un seul et unique signalement. Au contraire, ils se sont souvent opposés les uns aux autres, se regroupant en factions adverses et cultivant les différences ainsi que les divergences.

Pour rendre justice au mot *philosophe* et traduire la fluctuation sémantique qui le caractérise, Jin Lu inaugure son étude par une enquête d'ordre étymologique. Faisant preuve d'une grande sagacité, l'auteure rapporte les définitions que donnent de ce vocable les principaux dictionnaires de la période considérée. Puis, par la vertu d'une démarche tripartite, elle nous fait découvrir les définitions forgées à l'interne, celles que proposent les partisans de la philosophie chrétienne et, enfin, les précisions et nuances apportées par les critiques.

Intitulée « Regards croisés sur le philosophe des Lumières : Fontenelle, Marivaux, Prévost », la première partie expose, en se référant à des penseurs de renom, trois façons d'être philosophe. Décrit pour son style, Fontenelle offre l'exemple d'une parfaite correspondance entre philosophie et esthétique, entre l'homme et le bel esprit qu'il incarne. Cette harmonie lui vaut un respect unanime au XVIII^e siècle, y

compris celui des philosophes. Si Fontenelle ne spéculé pas sur ce qu'être philosophe veut dire, il en va autrement de Marivaux, qui s'acharne à en proposer une définition. Subissant, un peu à la manière de son précurseur, les contrecoups de la querelle des Anciens et les Modernes, l'auteur de *L'indigent philosophe* (1727) et du *Cabinet du philosophe* (1734) s'oppose aux philosophes des Lumières. À l'opposé des « esprits forts » ou des « hommes au système », comme on aime à les appeler alors, il se considère comme « vrai philosophe », figure qui, sous sa plume, prend le sens de « l'homme qui pense » et qui exprime les choses qu'il remarque « par un assemblage et d'idées et de mots très rarement vus ensemble ». Il y a, chez lui, une sérieuse réflexion sur le rapport entre la pensée et le langage. Entretenant un rapport complexe avec les philosophes des Lumières, Prévost résiste, quant à lui, à tout effort de classification. Ne pouvant, en raison de sa quête religieuse, appartenir au parti philosophique et ne voulant, à cause des contraintes de la raison, adhérer à aucun ordre religieux, il fait partie de ces « consciences errantes » rebelles à l'endoctrinement. Seule une identification du romancier avec son héros Cleveland, suggérée par les judicieuses analyses de Jean Sgard, autorise que lui soit attribué le titre de philosophe. Mais cette simplification autobiographique n'est pas sans risque. Car un peu comme celui qui l'a appelé à la vie, ce personnage est trop complexe pour qu'on puisse y voir un seul type de philosophe. Pluriel et fuyant, adepte à la fois de la raison et d'une religion indéfinie, il incarne autant de définitions que le XVIII^e siècle associe au vocable dont il est ici question.

Intitulée « Le philosophe dans les *Mémoires de Trévoux* (1734-1745) », la deuxième partie examine la lente et progressive prise de conscience qui amène les Jésuites à forger des paramètres leur permettant de regrouper certains penseurs dans ce qu'ils appellent le parti philosophique. Identifiés comme « philosophes modernes », Descartes, Bayle, Voltaire, d'Argens, Leibniz, Chubb, Pope, Newton et Mandeville servent de modèles sur lesquels les Jésuites fondent toute une typologie de définitions. Partisans d'une philosophie considérée comme l'aboutissement d'une préparation solide et savante, ces derniers refusent aux « poètes », comme Voltaire, le titre de philosophe. Prêchant le doute et la suspension du jugement face aux

systèmes philosophiques, ils affirment que la vraie philosophie est celle qui se fonde sur la religion chrétienne. Mais la grande faiblesse des Jésuites dans le conflit qui les oppose aux philosophes, c'est qu'ils ne prennent pas en considération les divergences et les dissemblances qui séparent leurs adversaires. Il leur arrive très souvent, en voulant s'opposer à certains de se rapprocher d'autres.

La troisième partie, qui a pour titre « Fréron, antiphilosophe malgré lui », retrace l'évolution sinueuse du concept de philosophe tel qu'il apparaît chez Fréron entre 1749 et 1776. Utilisant d'abord le mot *philosophe* et ses corollaires, *philosophie* et *philosophique*, dans un sens élogieux, Fréron investit ces vocables de sarcasme et d'ironie quand ceux-ci sont appliqués aux membres de « la bande de prétendus philosophes ». C'est ainsi que, dans ses journaux, il forge une dichotomie où, à base de critères à la fois philosophiques et esthétiques, il distingue les « vrais philosophes », dont Montesquieu incarne le modèle parfait, des « prétendus philosophes », représentés très souvent par Voltaire et d'autres contemporains. Même si ses critiques à l'endroit des écrivains de son temps lui ont valu, à tort, le titre d'antiphilosophe, elles ont le mérite de présenter différentes occurrences et acceptions du mot philosophe et de procurer un témoignage de première main sur ce débat qui a traversé le siècle des Lumières.

Le grand mérite de l'étude de Jin Lu consiste à contester l'attribution exclusive du titre de philosophe à un seul groupe, celui des encyclopédistes, exclusivité majoritairement remise en question par les contemporains de ces derniers. En privilégiant une démarche historique et en se fondant sur un corpus non exhaustif certes, mais très représentatif de la problématique abordée, l'auteure a su éviter le piège et l'artifice des définitions toutes faites et a réussi à rendre compte de la complexité du statut de philosophe au XVIII^e siècle.

Référence : Jin Lu, *Qu'est-ce qu'un philosophe? Éléments d'une enquête sur l'usage d'un mot au siècle des Lumières*, Presses de l'Université Laval, 2005, 246 p.